

LE GUIDE MUSICAL



REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis.

Montagne de la Cour, 82.

Conditions d'abonnement : BELGIQUE, par an, fr. 10.00. — FRANCE, par an, fr. 12.00. — LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) 10 fr. INSERTIONS à forfait.

ON S'ABONNE : BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82 Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 19, boulevard Montmartre; à LONDRES, chez **SCHOTT et Co**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

HENRI VIEUXTEMPS

(mort à Mustapha lez-Alger, le 6 juin 1881).

Le grand artiste dont la glorieuse existence vient de s'éteindre a écrit son autobiographie et il en avait remis la copie à l'un de ses vieux amis. Nous sommes heureux de pouvoir l'offrir aux lecteurs du *Guide musical*. Rien de plus touchant que Vieuxtemps racontant sa vie, cela vaut toutes les biographies possibles, l'homme de cœur est là tout entier.

Je suis né à Verviers (Belgique), le 17^e février 1820. Mon père était un peu musicien, jouait du violon et s'occupait de lutherie. C'est ainsi, qu'autant que je me souviens, j'ai vu et entendu jouer du violon. A l'âge de quatre ans, mon père, sans autre but que celui de m'amuser, me mit un petit violon en main, me donna les premières notions de musique, m'enseigna ce qu'il savait. Comme ce n'était pas long, j'en sus vite autant que lui. Apercevant son insuffisance, il voulut me faire donner des leçons par un de ses amis qui, n'ayant pas la foi paternelle, s'empressa de n'en rien faire, prétextant peut-être avec raison, qu'un enfant de quatre ans ne pouvait comprendre. Un amateur de notre petite ville, un homme riche et généreux, M. Genin, s'intéressa au jeune prodige dont on lui avait parlé, et me fit donner des leçons par M. Lecloux, professeur sérieux et d'un savoir réel.

Mes progrès furent si rapides sous son intelligente direction, qu'au bout de deux ans je pus jouer pour la première fois, dans un concert public, le 5^e Concerto de Rode et un air varié de Fontaine avec orchestre. J'avais six ans et l'effet fut surprenant. On me produisit dans quelques occasions, on s'occupa de moi, on aida mon père et l'on finit par lui conseiller de me faire faire un petit voyage. Il s'y décida l'hiver de 1827 où nous visitâmes, en compagnie de mon professeur, M. Lecloux, successivement Liège¹, Bruxelles, Anvers, Bréda, La Haye, Rotterdam, Utrecht et Amsterdam. C'est ainsi que

commença ma vie militante. Charles de Bériot, alors dans toute la fraîcheur et le charme de son talent, m'entendit à Amsterdam; frappé des qualités qui se faisaient pressentir en moi, il proposa à mon père de se charger de mon éducation de musicien et de virtuose, proposition qui fut acceptée avec reconnaissance. Pour en profiter, mon père quitta Verviers et s'établit avec toute sa famille à Bruxelles. Bériot fut pour moi un second père; je devins sa préoccupation constante.

Il s'attacha surtout à m'inspirer le respect et le goût des anciens maîtres, m'initia aux beautés des Corelli, Tartini, Viotti, Rode, Kreutzer, etc., etc. Il m'enseigna à les admirer et à les regarder comme des modèles. Je me plais à rendre ici un hommage illimité de reconnaissance à l'homme et au maître qui a su éveiller chez un enfant des sentiments qui se sont incrustés et développés en lui au point de me donner la conviction que sans eux il ne peut exister d'artiste vrai, convaincu, éclairé. Vers la fin de 1828, Bériot me prit avec lui à Paris où il me produisit dans ses concerts.

Son influence me fit obtenir du roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er}, une pension qui devait être augmentée selon mes progrès. Mais survint la révolution de 1830 qui changea naturellement le cours des choses. En 1831 Bériot s'unit à M^{me} Malibran et partit pour l'Italie. Désolation de mon père. A qui confier mon gamin, disait-il à Bériot, en sortant de vos mains? — A personne, répondit le maître; qu'il travaille seul, qu'il cherche sa voie, qu'il se fraye un chemin; observez-le seulement. Et c'est ainsi que depuis l'âge de onze ans (1831) je n'ai plus eu une leçon de violon. J'ai continué à travailler, à méditer les anciens, à leur comparer les modernes, à les rapprocher, les unir en ce qu'ils m'ont paru avoir de beau et de grand. Je restai à Bruxelles jusqu'en 1833, m'essayant dans des concerts, donnant des leçons et faisant surtout beaucoup de musique d'ensemble. C'est alors que mon père entreprit avec moi un voyage artistique en Allemagne. Notre première étape fut Francfort s/M. J'y connus Guhr, l'excellent chef d'orchestre et soi-disant rival de Paganini pour ses prétendues découvertes de flageolets et de pizzicati. J'y rencontrai aussi, chez un grand seigneur russe, Spohr

¹ Tous les biographes, à commencer par Fétis, donnent par erreur la date du 20. (Note du *Guide musical*.)

² Où il donna son premier concert à la Société de l'Emulation, le 28 novembre (voir *Éphémérides*, *Guide musical* du 22 novembre 1877.)

qui était alors dans toute la plénitude de son talent. Quel son ! quel style ! quel charme ! Il fut pour moi d'une bonté extrême et de ce moment nos relations amicales n'ont cessé qu'avec sa mort. Mais le grand événement du moment pour moi fut l'audition de *Fidelio* que j'y entendis pour la première fois. L'impression produite sur ma jeune âme de treize ans par cette œuvre fut telle que j'en perdis le boire, le manger et le sommeil. Je donnai concert au Weidenbusch où je jouai le 7^e Concerto de Rode, les airs variés de Bériot et de Mayseder. On remarqua la justesse et la franchise de mon son, ma manière simple et naturelle de phraser. De Francfort nous allâmes à Darmstadt, Mannheim, Carlsruhe, Stuttgart, Baden-Baden et Munich. Partout on constata mes qualités naissantes, car sous l'influence des sensations musicales qui se révélaient en moi, malgré les déplacements et les voyages, je ne me relâchai pas un instant de mes travaux et j'étais vraiment en progrès.

A Carlsruhe je connus Pechatschek et le maître de chapelle Strauss ; à Stuttgart, Molique et Lindpaintner. Tous m'apprécièrent et me prédirent un avenir brillant.

A Stuttgart, je donnai concert avec une jeune pianiste viennoise qui faisait merveille et qui était destinée à devenir plus tard M^{me} Vieuxtemps.

Je la retrouvai à Munich où des succès très-sérieux pour mon âge m'attendaient comme prélude à ceux vraiment extraordinaires que j'obtins ensuite à Vienne où je passai l'hiver de 1833 à 1834. Sans m'éblouir des louanges d'un public bienveillant et enthousiaste, je m'y livrai à l'étude acharnée de mon instrument et de la composition, sous la direction éclairée de Simon Sechter, le savant théoricien et organiste de la cour. Sous ses auspices et au milieu d'un monde artistique initiateur, mes progrès furent étonnants et l'enfant prodige disparut bien vite pour faire place à l'adolescent précoce qui rêvait déjà l'inconnu, le nouveau.

Je fus présenté à Mayseder pour lequel je professais une grande vénération ; sa bienveillance pour moi fut extrême, mais il refusa obstinément à mon père de me donner des leçons sur ses compositions. — Il ne les joue pas dans ma manière, lui disait-il, mais c'est si bien, si original, qu'il serait dommage de rien y changer ; laissez-le aller à sa guise. — Il confirmait ainsi l'idée déjà émise par Bériot.

Chez le vénérable patriarche Dominique Artaria, contemporain de Beethoven et éditeur d'une grande partie de ses œuvres, je connus Holz, Linke, Merk, Borzaga, Czerny, Boquelette, Gyrowetz, Weigl et le baron Lannoy, qui tous avaient été de l'intimité du grand homme. C'est avec eux et pour ainsi dire sous le souffle puissant de son génie, qui les inspirait encore, que j'ai appris à connaître son œuvre gigantesque, que j'en ai pénétré les mystères, sucé le suc et recueilli avec un soin minutieux les moindres traditions de mouvement et d'exécution. Sous ce patronage d'élite, le baron Lannoy m'invita d'exécuter le concerto de violon de Beethoven à l'un des trois concerts spirituels, qui avaient lieu annuellement

sous sa direction ; les seuls en vogue alors et où l'on entendait les grandes productions. Je ne connaissais pas le concerto et je n'avais que quinze jours devant moi pour l'apprendre. Je me mis donc immédiatement à l'œuvre et malgré les difficultés de conception et d'exécution dont cet ouvrage est hérissé, je fus prêt à temps et je l'exécutai, je crois, d'une manière satisfaisante pour mon âge.

On applaudit ma hardiesse et la vigueur de mes jeunes efforts. Cette exécution (mars 1834) qui fut la première de ce concerto (concerto en *ré* majeur op. 61, Lenz, II, p. 97) depuis la mort de Beethoven, fit sensation par son audace et me donna un certain relief dont je ne tardai pas à recueillir les bons effets à Prague où je donnai plusieurs concerts soit au local accoutumé, soit au Stadt-Theater.

La saison s'avancant, nous passâmes rapidement à Dresde, Leipzig où Robert Schumann voulut bien cependant me prêter une attention spéciale (voir ses notes du temps) et enfin à Berlin et Hambourg. Mais, Schumann excepté, ni les villes saxonnes, ni la capitale prussienne ne firent attention à moi et ce ne fut qu'à Hambourg que je rencontrai quelque sympathie et encouragement.

Nous nous rendîmes ensuite à Londres où nous arrivâmes en pleine saison, c'est-à-dire, trop tard. Cependant, grâce à Moschelès, je fus admis à me faire entendre à la Société Philharmonique (la seule, alors) dans le 5^e air varié de Bériot, qui me valut une bonne note (juillet 1834).

Ce qui fit alors époque dans ma vie, ce fut le bonheur d'approcher et d'entendre Paganini.

Un matin mon père rentra tout effaré, en s'écriant : Il est ici, nous allons l'entendre ce soir dans un concert. Grand émoi ! Sensation ! absence de faim et de soif ! Il y avait de quoi ! Je m'en souviens encore ! Je le vois ! Je l'entends ! Son apparition fantastique, cadavéreuse, théâtrale était un poème et impressionnait profondément. Les applaudissements qui l'accueillirent n'avaient pas de fin ! Pour quelque temps il avait l'air de s'en amuser, et quand il en avait assez, d'un coup d'œil d'aigle, diabolique, il regardait le public et lançait un trait, une fusée éblouissante, partant de la note la plus grave du violon jusqu'à la plus élevée, avec une rapidité, une puissance de son, une clarté, un étincellement de diamant si extraordinaire, si vertigineux, qui déjà chacun se sentait subjugué, fanatisé.

Les applaudissements frénétiques recommençaient ; la scène se reproduisait deux, trois et plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin le maître en eut assez et daigna commencer. Je le répète, son apparition seule était déjà tout un poème. Je n'essayerai pas d'entrer dans les détails de cette exécution gigantesque, unique.

J'entendis le concerto en *si* mineur, dit de la *Clochette*, les variations sur « il cor non piu mi sento » le mouvement perpétuel, et les Streghe.

L'impression fut profonde, immense, mais je ne pouvais encore me rendre un compte exact des moyens em-

ployés pour arriver aux effets rendus. Toutefois l'impression resta en moi intacte, et plus tard, lorsque j'avancai dans l'âge, et dans la connaissance plus approfondie de l'art du violon, bien des choses s'expliquèrent et se révélèrent. Néanmoins le souvenir de mes sensations est resté le même, et mon admiration a grandi jusqu'aux limites de l'in vraisemblable.

Après le concert, j'eus le bonheur d'être présenté à Paganini, dans la maison du Docteur Bealing, alors médecin des artistes à Londres. Tout le monde défilait dans ces grandes soirées. J'y jouai et Paganini ne put échapper à la corvée. Il fit entendre un quatuor pour alto solo, d'un intérêt relatif; quant à moi, j'eusse préféré un morceau de violon, mais il réservait exclusivement cet instrument pour ses apparitions devant le grand public. Il fut très-bienveillant et très-encourageant pour moi, et m'invita tout particulièrement à m'asseoir près de lui pendant le souper, qui fut servi à 4 heures du matin. Je tombais de sommeil, pourtant mon admiration me tenait juste assez éveillé pour me rappeler les nombreux verres de vin qu'il me versa, ses rasades et ses grandes mains!

Nous revînmes à Bruxelles et l'hiver de 1834 à 1835 se passa en excursions en Belgique et en Hollande. Celui de 1835 à 1836 nous allâmes à Paris où je travaillais principalement la composition avec Reicha.

C'est à partir de ce moment que je commençais à m'essayer dans quelques morceaux plus importants de forme et d'idée que *l'Air Varié*, alors exclusivement à la mode. Je pensais toujours à allier la grande forme du concerto de Viotti au mécanisme et aux exigences modernes et je m'y appliquai selon mes forces dans plusieurs morceaux de coupes différentes, entre autres dans des *concertinos* où je condensai autant que possible les trois genres. Ces essais sans valeur n'ont jamais vu le jour à l'exception du concerto en *fa* dièze mineur, qu'un éditeur a trouvé bon de faire paraître à mon insu, sous le titre de 2^e concerto. Je le produisis pourtant dans les voyages que je fis de 1836 à 1837 à travers l'Allemagne, me rendant à Vienne, et de 1837 à 1838 me dirigeant pour la première fois vers Saint-Petersbourg, en compagnie de Henselt que je rencontrai à Varsovie. Partout on voulut bien les accueillir et applaudir. Ce premier séjour à Saint-Petersbourg encouragea mon père à y retourner l'année suivante (hiver de 1838 à 1839) avec François Servais, mon compatriote et ami. Après avoir donné ensemble une série de concerts à Riga où nous connûmes particulièrement un jeune et aimable maître de chapelle, Richard Wagner, nous allâmes à Dorpat et à Narva; dans cette dernière ville, je fus atteint d'une maladie cruelle qui m'obligea d'y rester pendant trois mois avec mon père, et ce fut là, pendant mes nuits d'insomnie et de fièvre, que se produisit le germe d'un morceau devenu populaire depuis, la Fantaisie-Caprice. L'hiver de 1838-1839 perdu par ma maladie, mon père résolut, au printemps, de nous rendre à Saint-Petersbourg pour y attendre la saison 1839-1840. Nous passâmes l'été à la campagne, et ce fut dans les environs de Saint-Petersbourg, aux

bords d'un filet d'eau qui a nom le Tschornoretschka, que je fis avec Servais le duo sur les *Huguenots*, que je composai mon concerto en *mi* majeur, œuvre 10, que je terminai la Fantaisie-Caprice, œuvre 11, morceaux que je produisis pour la première fois à Saint-Petersbourg au Grand-Théâtre, le 16 mars 1840, avec un succès d'enthousiasme et de surprise. Le retentissement en fut extraordinaire, presque européen, s'accrut, s'affirma de plus en plus à Bruxelles (juillet 1840), à Anvers, au festival donné à l'occasion de l'érection de la statue de Rubens (août 1840) et particulièrement à ma réapparition à Paris, à la Société des Concerts du Conservatoire (12 janvier 1841). Ce fut une révélation devenue légendaire, une vraie consécration. Je restai dans la grande capitale pendant tout l'hiver de 1841 et au printemps j'allai à Londres. Je visitai la Belgique et la Hollande de 1841 à 1842; l'Allemagne, l'Autriche, particulièrement Vienne et Pesth, de 1842 à 1843.

Vers la fin de 1843 je m'embarquai pour New-York, où je restai une grande partie de l'hiver 1844. Je visitai successivement Boston, Albany, une bonne partie des Etats-Unis du Nord, je traversai le golfe du Mexique et me fis entendre à la Vera-Cruz, Mexico, la Havane; rentrant aux Etats-Unis par la Nouvelle-Orléans, je remontai les rivières du Mississipi, du Missouri, de l'Ohio, je vis Washington, Philadelphie, enfin je me réembarquais de New-York pour l'Europe, au mois de juillet. Ces lointaines pérégrinations n'eurent pas les résultats qu'on pourrait se figurer. A cette époque, les habitants des Etats-Unis d'Amérique n'étaient pas encore atteints de musicomanie comme de nos jours. J'y suis allé trop tôt; je leur étais *too classical* (trop classique) et à l'exception de quelques natures d'élite qui savaient apprécier, je ne pus charmer et enthousiasmer les Yankees qu'avec leur thème national : *Yankee Doodle*, avec lequel je devins populaire et plantai jalon, bon gré, mal gré, en ouvrant le chemin pour d'autres. C'est au retour de ce lointain et fatigant voyage que parurent de moi :

OEuvre 6. Variations sur un thème du *Pirate*.

- 7 et 8. Sept romances sans paroles.
- 9. Hommage à Paganini.
- 10. Grand concerto en *mi* majeur.
- 11. Fantaisie-caprice.
- 12. Sonate pour piano et violon.
- 13. Duo sur *Océron* avec Ed. Wolff.
- 14. Duo sur le *Duc d'Olonne* avec Ed. Wolff.
- 15. Les arpèges.
- 16. Six études de concert.
- 17. Souvenir d'Amérique sur *Yankee Doodle*.
- 18. *Norma*, pour la 4^e corde.
- 19. Concerto en *fa* dièze mineur.

Car jamais je ne cessai de composer, soit en chemin de fer, soit en bateau à vapeur.

Mais cette surexcitation devait avoir des suites fâcheuses et les soins de ma santé me forcèrent à faire une longue cure à Cannstadt (août, septembre, octobre 1844). J'y composai mon concerto en *la* majeur (œuvre 25) que je jouai pour la première fois à Bruxelles (jan-

vier 1845) ainsi que dans plusieurs autres villes de Belgique. Je le fis beaucoup entendre à Londres pendant la saison, et l'année suivante en Allemagne, à Vienne, Pesth, Berlin, etc. C'est dans cette dernière ville que je reçus au printemps de 1846 (mars, je crois) une invitation pressante du comte Mathieu Wielhorski pour me rendre à Saint-Petersbourg en qualité de violon de la Cour de S. M. l'empereur Nicolas, violon des théâtres impériaux et professeur à l'Ecole de musique. Les offres paraissant brillantes et un peu fatigué des grands voyages, je me laissai aller insensiblement à considérer cette position comme très-acceptable, et en fin de compte je consentis à aller enterrer les plus belles années de ma vie dans ce pays des frimas et des glaces. Je m'établis donc à demeure à Saint-Petersbourg, depuis septembre 1846 jusqu'en septembre 1852, époque à laquelle on trouvait moyen de stipuler des changements inacceptables à mon contrat. Je refusai et je quittai ce pays de fraude, de société élégante, raffinée, entraînante.

J'y ai végété agréablement, si l'on veut, mais végété de 26 à 32 ans, les plus belles années de la vie d'un homme. Néanmoins l'art me soutenait, et malgré le froid excessif, malgré les chasse-neige et les phénomènes des contrées boréales, j'y composai beaucoup de choses plus ou moins importantes, entre autres mon concerto en *ré* mineur qui, en 1853, m'aidait singulièrement à me rappeler au monde artistique tant à Vienne, Berlin, Leipzig, Dresde, etc., qu'à Paris, Bruxelles, Londres. Je passai l'hiver de 1855 en Belgique et à la fin de cette même année je me fixai à Francfort s/M., où je me rendis acquéreur, dans les environs, d'un petit bien rustique.

C'est à Drei-Eichenhain, dans le grand-duché de Hesse, que j'ai passé bien certainement les plus belles années de ma vie. Tout en habitant une vraie maison de paysan, c'était idyllique, d'un calme partait, l'air d'une pureté rare; j'avais sous les yeux la chaîne du Taunus et dans ce séjour enchanteur je crois avoir fait quelques productions qui, à coup sûr, sont celles qui sont le plus imprégnées de la nature.

De là je rayonnais de tous côtés dans les environs, sur le Rhin, à Bade, en Belgique, en France, en Angleterre, pour revenir toujours à mes chers pénates. Cette sérénité ne devait pas durer longtemps, car en 1857 un entrepreneur célèbre m'y relançait pour me persuader d'accepter un engagement pour les Etats-Unis d'Amérique, mais cette fois en compagnie d'une célébrité ressuscitée, Sigismond Thalberg, qui y faisait fureur. Je me laissai tenter et je m'embarquai donc encore une fois avec ma femme pour ces lointains rivages, en compagnie de mon *Yankee Doodle*.

Je m'aperçus vite que les Ole Bull, Sivori, Henri Herz, Léopold Meyer, Jenny Lind, Damoreau, Alboni, etc., avaient passé par là et opéré des miracles. L'ignorance disparaissait, l'instinct se révélait, le besoin d'harmonie et la compréhension s'éveillaient. Ce voyage dura un an et fut gros de péripéties. Je revins en Europe en

juillet 1858 où je m'empressai de regagner mon petit nid et mes fleurs à Drei-Eichenhain.

L'hiver de 1858 à 1859, je le passai à Paris. Je mis la dernière main à mon 5^e Concerto en *la* mineur, composé en vue des concours de violon du Conservatoire de Bruxelles, pour lequel il m'avait été demandé. Henri Wieniawski l'a mis en lumière par son exécution vraiment prodigieuse, tant en Russie qu'en Allemagne, en Angleterre et en France; tout dernièrement il a été adopté pour les concours de violon au Conservatoire de Paris (1878).

Vers la fin de 1859, je visitai plusieurs villes du Nord de l'Allemagne et fis une visite à Saint-Petersbourg et Moscou où j'avais laissé beaucoup de relations. Je me rendis ensuite, en faisant le tour du golfe de Finlande et en passant par Hambourg (mars 1860) et le Danemark, à Stockholm (mai 1860) où j'avais été appelé pour les fêtes du couronnement du roi de Suède, Charles XV. En 1861, toujours fixé avec ma famille à Francfort s/M. (Drei-Eichenhain), je rayonnai de droite et de gauche en prenant part aux tournées d'exhibitions d'artistes, qui à cette époque furent mises en vogue par un impresario américain, devenu célèbre à l'égal des Barnums et autres. Je parcourus de cette façon plusieurs fois l'Allemagne, la France, l'Autriche, l'Angleterre. Je ne parlerai pas de ces tournées plus spéculatives qu'artistiques, auxquelles je m'efforçai pourtant de conserver autant que possible un cachet de grandeur et de dignité. C'était un courant irrésistible qui eut son moment. Cela dura jusqu'en 1866 où la situation politique, grosse d'événements, me força de quitter l'Allemagne pour venir me fixer définitivement à Paris où des chagrins profonds, des pertes douloureuses m'attendaient. En juillet 1866, je perdis mon père. J'en ressentis un profond chagrin. Il fut mon premier guide, mon initiateur par intuition, par foi paternelle. (A continuer.)

BELGIQUE.

BRUXELLES. — Une erreur de mise en page a fait omettre dans notre compte-rendu des fêtes de Liszt quelques lignes consacrées à l'exécution du concerto pathétique pour deux pianos à la matinée du Palais des Académies. Pour l'exactitude des faits nous croyons devoir réparer cette omission. M^{me} et M. Jules Zarembski qui ont joué ce morceau de grand style ont occupé une place trop considérable dans ces fêtes donnés en l'honneur de Liszt pour que nous ne nous fassions scrupule de les avoir accidentellement, non pas oubliés, mais omis.

Constatons, — puisque nous en sommes aux réparations, — le succès obtenu par les chœurs de l'Orphéon sous la direction de M. Bauwens, dans le chœur final de la *Faust-symphonie*. Il y a notamment ce détail piquant à noter que l'Orphéon — par respect pour l'œuvre, — a chanté le chœur dans son texte original, c'est-à-dire en allemand, et le solo de ténor a été dit par un wallon. Voilà un vrai tour de force, qui fait honneur aux excellents chanteurs que M. Bauwens a tant de fois menés à la victoire dans nos luttes chorales et orphéoniques.

Les fêtes de Liszt ne paraissent pas devoir rester sans

LE GUIDE MUSICAL

REVUE HEBDOMADAIRE DES NOUVELLES MUSICALES DE LA BELGIQUE ET DE L'ÉTRANGER.

Se publie tous les Jeudis.

Montagne de la Cour, 82.

Conditions d'abonnement : BELGIQUE, par an, fr. 10.00. — FRANCE, par an, fr. 12.00. — LES AUTRES PAYS, par an (port en sus) 10 fr. INSERTIONS à forfait.

ON S'ABONNE : BRUXELLES, chez **SCHOTT** frères, 82 Montagne de la Cour; — à PARIS, chez **SCHOTT**, 19, boulevard Montmartre; à LONDRES, chez **SCHOTT et C^{ie}**, 159, Regent street; — à MAYENCE, chez les fils de **B. SCHOTT**; et chez tous les marchands de musique, libraires et directeurs des postes du royaume et de l'étranger.

HENRI VIEUXTEMPS

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro).

En 1867, je visitai un peu en colis à musique, l'Italie que j'avais rêvé de voir en artiste, et en 1868, le 20 juin, au retour d'un voyage en France, j'eus l'indescriptible douleur de perdre ma femme, la compagne de ma vie pendant vingt-quatre ans¹. Pour m'étourdir, pour chercher à donner le change à mon désespoir, je me livrai plus que jamais à un travail acharné, aux voyages, aux changements insensés de places et de lieux. L'hiver de 1868 à 1869, je visitai pour la dernière fois, avec mon impresario, quelques villes de Hollande, Hambourg, le Danemark et la Suède; j'allai à Londres pour la saison et l'hiver de 1869 à 1870 je restai presque entièrement à Paris, m'occupant beaucoup de composition, ce qui ne m'empêchait pas de faire quelques excursions en province, en Belgique et en Hollande.

En 1870, au mois de mai, Max Strakosch me proposa un troisième voyage aux Etats-Unis d'Amérique en compagnie d'une chanteuse célèbre alors très en vogue. J'acceptai d'autant plus volontiers que la guerre franco-allemande devenait imminente et que le canon menaçait de prendre seul la parole, ce qui est arrivé. Nous partîmes le 30 août pour New-York où nous commençâmes le 12 ou le 15 septembre suivant, à travers les Etats-Unis, une série non interrompue de 120 concerts, tous plus brillants et plus lucratifs les uns que les autres. Leur vogue fut extraordinaire et rappelait le règne fabuleux de la Jenny Lind.

Je trouvai des progrès immenses réalisés depuis mon dernier voyage. Partout de grandes sociétés philharmoniques, des associations artistiques, le goût de la musique sérieuse s'était manifesté et développé, et en faisant la part de l'exagération naturelle du Yankee pour les excentricités, je ne doute pas qu'avec le temps un travail logique d'épuration ne se produise et ne fasse de ce peuple nouveau une nation parfaitement apte à discerner, comprendre et s'assimiler le grand art, l'art élevé.

¹ Joséphine Eder, née à Vienne, le 15 décembre 1818, n'a été que pianiste et n'a jamais appartenu à aucun théâtre, comme chanteuse, ainsi qu'aucuns l'ont prétendu.
(Note du Guide musical.)

La tournée terminée en mai 1871, j'abandonnai les propositions qui m'étaient adressées des Amériques Centrales et de la Californie, et je m'empressai de revenir à Paris où je trouvai hélas! par suite des événements, des changements navrants, des bouleversements qui semblaient irréparables. Je ne m'y arrêtai que peu de jours, me rendant en Belgique en villégiature. Je me trouvais à Bruxelles en pleine réorganisation du Conservatoire de musique, par suite de la mort de M. Fétis et de la nomination de M. Gevaert à sa place. Désireux de continuer les traditions de mon ancien et vénéré maître, Ch. de Bériot, et de les conserver à mon pays, j'agréais les propositions que me présentait M. Gevaert et acceptai les fonctions de Directeur de la classe de perfectionnement au Conservatoire de Bruxelles, fonctions que j'y exerçai depuis 1871 jusqu'en 1873, en y ajoutant pendant la seconde année celles de Directeur des Concerts Populaires. Je donnai un vigoureux et nouvel élan à cette institution qui commençait à périlcliter et je m'en occupais avec passion, avec frénésie. Je passais mes nuits à lire et à m'imprégner des partitions des anciens et de celles des modernes qui m'intéressaient et me captivaient sans pour cela me détourner ni de mon instrument aimé, ni de ce que pouvait m'inspirer mon imagination. Ai-je travaillé plus que ne le comportaient mes forces? Est-ce tension d'esprit, du système nerveux? Sont-ce les fatigues de toutes sortes, les préoccupations physiques et morales, les chagrins et tourments divers qui altérèrent ma santé rapidement, toujours est-il que, le 13 septembre 1873, je fus atteint d'une maladie cruelle qui me réduisit à néant. Une paralysie de tout le côté gauche, de la main surtout, me força tout à coup au silence. Toutes les forces me furent enlevées, toute vigueur supprimée, toute énergie réduite!!!

Grâce au dévouement de mon gendre, le docteur Ed. Landowski, et de mon vieil et excellent ami, le docteur Piogey, qui intéressèrent à mon sort les plus grandes célébrités médicales de Paris, que je remercie ici de toute la puissance de mon âme, le profond désespoir qui s'était emparé de moi se calma peu à peu. Cinq années se sont écoulées depuis cette affreuse catastrophe, dont

le souvenir seul m'anéantit et renouvelle toutes mes angoisses ; je ne puis dire tout ce qui a été fait et tenté et tout ce que leurs soins affectueux et vigilants n'imaginent pas encore toujours pour compléter ma guérison, quoique mon état de santé soit très-satisfaisant aujourd'hui et que j'aie recouvré les mouvements de la main sans cependant pouvoir m'en servir avec la vigueur voulue.

C'est à eux que je dois d'avoir pu trouver une consolation dans l'exercice de mon art en m'occupant de composition et me mettant à même de publier, depuis mon terrible malheur, les *Voix intimes* et le Concerto de violoncelle. Je travaille toujours et mets la dernière main à bien des choses qui verront ou ne verront pas le jour.

A la suite de ma maladie, j'ai naturellement donné ma démission de professeur au Conservatoire de Bruxelles, mais le ministre d'alors, M. Delcour, ne l'a pas acceptée, me priant gracieusement de continuer de faire partie honorifiquement du corps enseignant. L'année dernière (1877), me sentant mieux de santé et plus fort, j'ai pu reprendre mes fonctions peu à peu et remettre ma classe sur pied, qui avait eu à souffrir quelque peu des tiraillements et des incertitudes causées par ma maladie.

Là s'arrêtent ces notes autobiographiques. Il n'y a guère beaucoup à y ajouter pour les compléter. L'amélioration qui s'était produite dans la santé d'Henri Vieuxtemps ne fut que de courte durée. Il reprit un moment son cours au Conservatoire. Mais aucune illusion n'était possible. Le pauvre grand artiste n'était plus lui-même. A voir ses traits altérés, son dos légèrement voûté, sa démarche chancelante, son front toujours penché, et la tristesse résignée de son regard, on sentait que la flamme de la vie allait s'éteignant par degrés. Au mois de juin 1879, il dut donner définitivement sa démission. Elle fut acceptée par un arrêté royal du 30 juin. Sur cette période navrante et attristée de sa vie, la lettre qu'il adressa en novembre 1879 au ministre de l'Intérieur, M. Rolin-Jacquemyns, pour faire valoir ses droits à la retraite, est un document qui doit nécessairement entrer dans le cadre de ces notes biographiques.

Voici cette lettre :

« Monsieur le ministre,

» J'ai reçu, au mois d'octobre dernier, communication du décret royal du 30 juin, n° 11,373, acceptant ma démission de professeur de perfectionnement de la classe du violon du Conservatoire royal de Bruxelles, et m'autorisant à faire valoir mes droits à une pension de retraite.

» C'est dans ce but, Monsieur le Ministre, que j'ai l'honneur de vous exposer qu'en l'année 1871, sur la proposition de M. Gevaert, l'éminent et savant directeur du Conservatoire, alors récemment appelé à cette haute position, j'acceptai la place de professeur de perfectionnement de la classe de violon, croyant ainsi répondre à ma mission artistique autant qu'à mes devoirs patriotiques, en employant toute mon expérience à conserver dans leur pureté et transmettre à nos jeunes artistes les traditions de notre grande école de violon et la maintenir à la hauteur où les maîtres nos devanciers l'ont élevée. J'espérais, Monsieur le Ministre, consacrer bien des années à l'accomplissement de cette tâche, car c'est au point culminant de ma carrière, en possession d'une santé robuste et florissante que j'acceptais ces fonctions.

» Malheureusement au bout de deux ans d'exercice, en 1873,

je fus pris d'une congestion cérébrale qui d'un coup brisa ma santé, me mit à deux doigts de la mort et paralysa pour toujours ma main gauche. Cette maladie provenait, de l'avis de toutes les célébrités médicales consultées par moi, de l'excès de travail des dernières années. A cette époque, Monsieur le ministre, ma démission fut admise à condition que mon nom continuerait à figurer au tableau du corps professoral du Conservatoire, et je fus mis en disponibilité, bien entendu avec suppression de traitement. Trois ans après, à la suite de la retraite de M. Wieniawski, me sachant bien portant, M. Gevaert me proposa de reprendre mon ancienne place, et moi-même, me croyant complètement rétabli, je cédaï à ses instances et repris mon professorat avec ardeur.

» Mais cette fois encore l'épreuve fut de courte durée: ma santé ébranlée par une première atteinte n'y put résister, et je fus obligé d'abandonner mes élèves et de quitter brusquement Bruxelles au mois de mai dernier, frappé d'une pneumonie et d'une ophthalmie persistante dont je souffre toujours. Depuis, ma vie, que je ne dois qu'à mon entourage, au dévouement de mes enfants, n'est plus qu'une longue convalescence, exigeant des soins continuels, des médications incessantes, des cures thermales en été, et climatiques en hiver.

» Cet état de choses, Monsieur le Ministre, m'entraîne à des dépenses exorbitantes auxquelles il m'est très-difficile de subvenir, ce qui m'oblige de vous prier de vouloir bien me comprendre dans la catégorie des fonctionnaires qui ont perdu la santé dans l'exercice de leurs fonctions, et m'accorder la continuation de mon traitement de professeur du Conservatoire qui s'élevait à 6,000 francs.

» Je sais, Monsieur le Ministre, que ma demande pourra vous sembler exagérée, mais je sais aussi que le Gouvernement n'hésite jamais à reconnaître et à récompenser le mérite, qui distingue et fait honneur au pays, et je crois avoir contribué pour ma part à son illustration par quarante années d'un travail assidu consacré uniquement à l'art musical belge ainsi qu'à sa propagation à l'étranger.

» J'ai donc pleine confiance, Monsieur le Ministre, que vous voudrez bien tenir compte des circonstances exceptionnelles que j'ai pris la liberté de vous soumettre, et prendre en considération le peu que j'ai été assez heureux de faire pour notre art national, en accueillant ma requête favorablement. J'ose d'autant plus l'espérer, Monsieur le Ministre, que pendant ma longue carrière, jamais je n'ai sollicité ni pour moi, ni pour les miens, la moindre faveur.

» Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma haute considération et de mon respectueux dévouement.

» (Signé): VIEUXTEMPS. »

Alger, Mustapha-Supérieur, 26 novembre 1879,

Comme suite à cette lettre, une somme de 6000 francs, représentant l'intégralité du traitement dont Vieuxtemps jouissait en sa qualité de professeur de la classe de perfectionnement pour le violon au Conservatoire royal, fut inscrite au budget du ministère de l'intérieur pour 1881.

C'est à Alger, Mustapha supérieur, d'où est datée la lettre ci-dessus, que Henri Vieuxtemps s'est éteint le lundi 6 juin 1881, à 4 heures du matin. Il y a quelques semaines encore, dans ses lettres, il se félicitait des effets du traitement qu'il suivait à l'Institut sanitaire algérien dirigé par son gendre, M. Landowski, un médecin des plus distingués. Il avait pu reprendre son violon et ses travaux de composition. Ceux-ci paraissent être importants. Cet œuvre inédit et posthume comprend :

1° Un Concerto pour violoncelle et orchestre, dédié à Joseph Servais ;

2° Un Concerto pour violon et orchestre ;

3° Un morceau de concert pour violon ;

4° Les *Voix du cœur*, suite de morceaux pour violon ;

5° 36 Études pour violon avec accompagnement de piano, destinées au Conservatoire de Paris;

6° Divers morceaux pour violon seul;

7° Divers morceaux pour chant et piano;

8° Un quatuor pour instruments à cordes;

9° Fragments d'une sonate pour violon et piano;

10° Un opéra-comique en un acte.

Un coup d'apoplexie est venu brusquement mettre fin à ces derniers travaux de ce grand et honnête artiste.

Ses funérailles ont eu lieu le 7 juin, à A. ger. Les honneurs militaires ont été rendus à sa dépouille mortelle par un piquet de cavalerie, en sa qualité de chevalier de la Légion d'honneur.

Il reste à la Belgique et à sa ville natale, Verviers, à lui rendre les honneurs dus à son génie.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons une étude sur son œuvre et sur sa carrière de virtuose.

MAURICE KUFFERATH.

BELGIQUE.

Les Concours du Conservatoire ont commencé mardi dernier et se sont continués pendant toute la semaine devant leur public habituel d'amateurs féroces de musique et de mères passionnées pour le succès de leurs enfants. Il nous a semblé cependant que ces épreuves de fin d'année avaient perdu de leur vogue. On se battait, il y a trois ans, pour y avoir une place. Les ouvreuses vous en offrent aujourd'hui à la douzaine, avec un petit sourire auquel on ne résiste pas. Mais nous voyons bien pourquoi le public se désintéresse de ces luttes scolaires : c'est qu'il n'y a plus de luttes véritablement. Les distinctions se distribuent comme les grades dans l'armée, à l'ancienneté. L'accessit passe invariablement au second prix, le second prix au premier. Cela est aussi réglé que le chronomètre du jury, mais peut être d'un très-fâcheux effet sur les élèves, comme c'est d'un effet déplorable sur ceux qui suivent avec attention ce qui se fait au Conservatoire royal. Il faut dire, du reste, que les classes d'aujourd'hui sont loin d'être aussi bonnes que celles d'il y a quelques années. Il pèse sur le Conservatoire comme une sorte de lassitude et d'ennui, après une période de brillants succès aujourd'hui close. Autrefois il y avait des luttes entre les différentes classes de violon, entre celles de piano, et il en résultait une vive émulation tant parmi les élèves que parmi les maîtres. Il n'y a rien pour le moment qui rappelle l'animation généreuse et vivante de ces concours passés.

Nous reconnaissons d'ailleurs qu'il y a dans le nombre des jeunes gens primés (à l'ancienneté) quelques bons élèves, qui feront leur chemin sûrement et honnêtement dans les orchestres où les virtuoses de technique éprouvée deviennent de plus en plus indispensables.

Selon l'usage adopté, les concours se sont ouverts par une audition des classes d'ensemble. Sous la direction de M. Colyns, la classe d'ensemble instrumental a fait entendre l'ouverture de *Lodoïska* de Cherubini, et sous la direction de M. Jehin, trois airs de ballet d'*Orphée*. La classe d'ensemble vocal, dirigée par MM. Henri Warnots et Léon Jouret, a exécuté des fragments d'un autre opéra de Gluck, *Echo et Narcisse*; les solos chantés par M^{lles} de Geneffe, Laurent, Botman, Van Dale, Polendier et M. Goffoel. Les deux classes ont manœuvré avec beaucoup de précision et d'intelligence musicale.

Voici les résultats des concours qui ont eu lieu :

SOLFÈGE (jeunes gens). Professeur: M. Van Volxem. — Jury: M^{lle} M. Tordeus; MM. Miry, Nevejans, Delannooy et Wattle.

Cours élémentaire. — 1^{er} prix avec distinction: M. Wolquenne.

1^{ers} prix: MM. Delbecq, Hannoff, Delflas, Dubruck et Speleux.

2^{es} prix: MM. Sevenants, VanEycken, Bonfils, Walschaert, Rogamans, Devaugelaere et Boeckaerts.

Accessits: MM. Joly et Wery.

Cours supérieur. — Professeurs: MM. Vienne, Demartin, Van Lamperen et Deswert.

Lauréats. — 1^{er} prix: MM. Eggers, Carnier, Van Perck, Lenom, Preckher, Fievetz et Enderlé.

2^{es} prix: MM. Fremolle, Dubois, Lhoest, Demesmaecker, Robert, Fournier, Bailly et Marchand.

Accessits: MM. Herman, Bodson, Desmet, Dubin et H. Du Bloec.

SOLFÈGE (Classe des demoiselles). — Le jury reste le même, sauf M^{lle} Tordeus, remplacée par M. Van Volxem.

Division préparatoire. — Professeur M^{me} Faingnaert.

1^{er} prix avec distinction: M^{lle} Preuveeners.

1^{ers} prix: M^{lles} Keyser, Lecomte, Lunssens, Ellebout, Straetmans et Vromans.

2^{mes} prix: M^{lles} Vandestar, Claessens, Andriessens, Collard, Senu.

Accessits: M^{lles} Wante, Vanden Bossche, Crabbe, Max.

Division supérieure. — Professeurs: M^{me} Lafaye et M^{lle} M. Tordeus.

Trois premiers prix avec distinction sont décernés à M^{lles} Bouvy, Aerts et Buol.

1^{ers} prix: M^{lles} J. De Bloec, Massun, Gentzsch, Hélène Schmidt, Henriette Schmidt, Deramaix et Roman.

2^{es} prix: M^{lles} Molle, Pasmore, Mélis, Cantillon, Demont, Wartel et Bernardi.

Accessits: M^{lles} Elisa Ligny, Huygens et Adam.

INSTRUMENTS DE CUIVRE. — *Trombonne*. Professeur M. Paque. — 1^{er} prix: M. Lebrun; 2^e prix: MM. Van Santea et Gilbert.

Cornet à pistons. Professeur M. Duhem. — 1^{er} prix: M. Strauwen; 2^e prix: M. Brumagne; accessit: M. Preckher.

1. *Bugle*. — Prix non décerné.

2. *Trompette*. — 2^e prix: M. Namèche.

Cor. Professeur M. Merck. — 2^e prix: Van Poppel, Dubois; accessit: Pouleur, Siroux.

INSTRUMENTS DE BOIS. — *Hautbois*. Professeur M. Pletinckx. — 1^{er} prix: Deneef, Vulnert; 2^e prix: Lenom; accessit: Lagay, Bodson, Rühlman.

Flûte. Professeur M. Dumon. — 1^{er} prix: Ruttens; 2^e prix: Marchand, Robert; accessit: Walschaert.

Clarinete. Professeur M. Poncelet. — 1^{er} prix: MM. Medaer et Vandesavel; 2^e prix: MM. Colette et Seghers; accessit: MM. Fournier et Lhoest.

INSTRUMENTS A CORDES. — *Contrebasse*. Professeur M. Vandenheyden. 1^{er} prix: non décerné. 2^e prix: M. L. Hendrickx; accessit: MM. Vandenbroeck et Seha.

Violoncelle. Professeur M. Joseph Servais. 1^{er} prix: MM. Liégeois et Preuveeners. 2^e prix: M. Reuland; accessit M. Marchal et M^{lle} Vandenhende.

Bonne classe. M. Liégeois a de l'archet, du son et pas de mesure. M. Preuveeners chante agréablement, mais son jeu est mou.